GILLES CLÉMENT

LE GRAND B.A.L.

ROMAN



ACTES SUD

Illustration de couverture : © Stefan Thelen

© ACTES SUD, 2018
ISBN 978-2-330-10435-1

GILLES CLÉMENT

Le Grand B.A.L.

roman

ACTES SUD

SOMMAIRE

Prologue 9

1 19
Le Bureau 21
Gaby 31
Géolie 43
Dyeu 51
Rimade 63
Didji 71
Maricé 83
Devill-Cross 95
Mémo 111

2 117
Le zèbre dérayé 119
Toumines 129
Le kit-body-market 139
L'Initialement-prévu 147
Adidou-Koréa 153
Bénite-Houille 169
L'akajanja 183
Le Cap Can-I 199
Le tremblement de la terre 213

3 223
En-Fou 225
Le docteur Placébeau 237
Felicidad & Happyness 249
Les dernières paroles 261
La mise au point 271
La fête 289
Après 311

Annexes 319

PROLOGUE

Le plus petit mammifère de la planète est une musaraigne corse, un crocidure étrusque. Il porte une marque noire au cou et un pelage sombre. Il s'adonne à la sieste postprandiale et se plonge dans une longue réflexion avant d'agir, d'où le caractère déclaré intravagant de cette souche de micro-mammifère habituellement agité. La rapidité des gestes et la vélocité des parcours entre deux points déterminés demeurent néanmoins semblables à tous ceux de l'espèce. Jamais Zéphirine, musaraigne pucée, bio-indicateur des écosystèmes de haute qualité, n'aurait atteint une notoriété planétaire sans la modification de l'état de santé de la biosphère consécutive à la Guerre des Nuages.

L'aventure Zéphirine est liée à l'histoire, donc à la guerre.

La Rixe de Stolac – compétition de hauteur entre minarets de mosquées et clochers d'églises en Herzégovine – déclenche l'incendie de La Mecque, le sac du Vatican, le génocide de Bamako, l'effondrement des Bourses de Pretoria, Guayaquil, Brisbane, Papeete, Vancouver, Kiev, Andorre,

Qindao et Lavaveix-les-Mines. Elle s'inscrit dans les mémoires sous le nom de Ramadan Furieux, traduction libre de l'indo-malais "Marah Ramadan", présenté comme rupture de civilisation par les services de com de Jojakarta : une ville dense et sans histoire où la Rixe de Stolac parvenue sur le Net à la mi-journée transforme la liesse de fin de ramadan en guerre civile.

Le million de morts consécutif à ces désordres partout dans le monde rassure le ministère de la Sélection Darwinienne qui compte sur ce mécanisme pour freiner les poussées démographiques. Seuls les conflits armés permettent d'envisager une stabilisation des populations sur la planète. Encore aujourd'hui les États nations du monde entier, à court de stratégies, s'accordent à considérer comme nécessaires les guerres de religion. D'une façon ou d'une autre ils les encouragent.

Dès son avènement le Ramadan Furieux stimule les rancœurs ethnocentriques et ravive les racismes ancestraux. Les politiques se saisissent de l'émoi pour enclencher une guerre de façade basée sur les fondements culturels, prétexte destiné à masquer les causes réelles, strictement économiques. Qui prend le marché prend le pouvoir.

Depuis l'antique guerre de Syrie et le moratoire sur les armes chimiques, aucune nation ne recourt aux armes chimiques lors des Affrontements Intercontinentaux Légitimes (AIL). Les organismes de surveillance des stratégies de défense veillent au maintien du matériel de guerre conventionnelle.

Seule la société civile utilise la chimie. Exploitants agricoles, industriels, médecins ont la liberté de consommer ou de préconiser la consommation d'un nombre considérable de produits toxiques à l'origine de centaines de milliers de morts annuelles. Les instances officielles se gardent d'alerter les usagers et les consommateurs car, selon le ministère de l'Épanouissement Subjectif, cela relève de la décision individuelle : les démocraties ne sauraient s'opposer à ce genre de liberté. L'une des conséquences positives, résultant de l'usage intempestif des intrants agricoles et des médecines de chimie radicale, est l'augmentation très nette des cas de stérilité concernant le genre humain. Avant la Guerre des Nuages, les sociétés, rodées à ces pratiques, n'envisageaient pas le dévoiement de ces substances au service de domaines autres que la santé et l'exploitation agricole. La réquisition des laboratoires agricoles par l'armée sino-sibérienne d'Irkoutsk en vue d'un programme de recherche sur la protection de la planète face aux changements climatiques crée la surprise : la chimie quitte le sol et s'attaque au ciel.

Projet longuement mûri et demeuré secret, l'objectif étant de combiner la science des météorologues avec celle des chimistes pour orienter le climat jusqu'à en maîtriser les variations. Recherches basées sur les théories anciennes d'un savant américain selon lequel une chape de sels minéraux ensemençant la couche haute de la troposphère viendrait lutter efficacement contre le réchauffement climatique. À cette occasion les laboratoires Adidou-Koréa (issus du rachat de la multinationale Adidasse-Bio-éthanol par la Corée du Centre) se

font connaître : ils tiennent le monopole de l'ensemencement des nuages par explosion commandée des ballons-sondes au niveau des courants d'altitude – les jet-streams –, ceux qu'utilisaient autrefois les avions pour se rendre rapidement d'ouest en est, entre sept mille et onze mille mètres d'altitude. Les protocoles d'explosions commandées s'accordent sur la seule nécessité d'orienter les masses dépressionnaires pour faire tomber la pluie à certains endroits précis de la planète ou encore pour dévier la course des cyclones en les éloignant des zones habitées et les faire mourir en mer. Rien de plus.

Ces prospectives ont un but : compenser la monumentale faillite du HAARP (High Atmosphere Auroral Research Program) dont les stations basées en Alaska (Gakona), en Australie (Pine Gap) et sur une île du Sud de l'Inde (Diego Garcia) consistent en centaines d'émetteurs puissants utilisant les propriétés de l'ionosphère pour en faire un gigantesque réflecteur d'ondes radio capables de détruire à distance sans recours aux satellites. Outre la fonction de destruction massive à distance, le HAARP ambitionne de maîtriser le climat. La consommation en carburant des stations HAARP cesse avec l'épuisement des gisements fossiles pourtant programmé, aucune énergie de substitution n'est mise à disposition pour relancer leur fonctionnement. Le HAARP disparaît.

Faute d'accords internationaux, l'opération d'ensemencement destinée à bloquer les mécanismes de réchauffement n'aura jamais lieu de façon officielle. Elle surgira sans qu'on en soit averti.

Une micro-gouttelette se forme à partir d'une impureté atmosphérique. La pluie, résultat d'une accrétion de micro-gouttelettes, n'est pas un simple composé H_2O mais un milieu informé. L'information donnée par la nature physico-chimique de l'impureté transforme la pluie en engrais ou en poison, cela dépend de la composition de l'air.

Trois mois après le Ramadan Furieux les premières pluies d'ensemencement létal parviennent, de façon furtive, sur le continent nord-américain et sur l'Australie : guerre déclarée. On ne sait par qui. Guerre folle, incontrôlée. Elle survient à la fin d'un mandat présidentiel nord-américain considéré comme une crise infantile du jeu politique dans l'histoire chaotique des démocraties. Une formidable hécatombe efface un milliard d'êtres humains sur les deux hémisphères d'une trop petite Terre. La riposte des pays atteints conduit à la disparition d'un nouveau milliard de citoyens planétaires. Les maladies consécutives aux émanations toxiques rémanentes et à la putréfaction des corps en décomposition font disparaître un troisième milliard de vies humaines et un nombre jamais quantifié d'animaux et de végétaux. Moins de dix années après la Guerre des Nuages, la nouvelle répartition des populations sur les continents émergés et dans les cités sous-marines adjacentes place l'Eurasie et les masses océanes riveraines comme l'unique espace sous-peuplé au regard des normes écocitoyennes de régulation sur la planète. La plus connue de ces normes – AOC, Avantages Offerts partout dans le monde aux Couples (mono ou bigenrés) sans enfant – ne freine pas la croissance démographique

alarmante. La Guerre des Nuages, de façon violente mais décisive, y parvient le temps d'une génération. Elle sélectionne les espèces animales et végétales en éliminant la presque totalité des écosystèmes naturels. Les espèces originelles, depuis longtemps réduites et menacées, disparaissent au bénéfice des variétés manipulées.

Le recours aux ressources vivrières et sauvages mises sous haute protection échoue : la fin du dégel du permafrost met à nu la Réserve de Svalbard, banque de semences détenue en partie par l'organisation internationale Global Crop Diversity Trust au Spitzberg. Trésor stocké au cours des premières décennies du XXIe siècle (inauguration le 26 février 2008 d'après les archives), vendu à l'encan planétaire par Svalbard-Nagoya International Company en deux années d'enchères. Dans un premier temps les actionnaires s'enrichissent, dans un deuxième ils se ruinent. Les semences, en coévolution contrainte à l'abri des transformations profondes de l'environnement extérieur, ne s'avèrent pas viables. Les spéculateurs perdent leurs avoirs et leurs biens. Les historiens évoquent une fois de plus les temps héroïques de la Bourse naissante où l'on misait sur les bulbes de la tulipe. Le krach qui en découle au cours du XVIIe siècle est considéré comme l'éclatement de la toute première bulle spéculative de l'histoire de la finance. On ne mise pas sur des valeurs fragiles. Les semences sont des valeurs fragiles.

Au sein des nouveaux écosystèmes, les OGM trouvent une place de choix. La transformation des

écosystèmes résiduels en parcs naturels attractifs crée une nouvelle économie. Les parcs deviennent des spots de tourisme vert. Après avoir acquitté un droit d'entrée, les visiteurs errent à leur guise sur les multiples sentiers pédagogiques des Centres de Loisirs Alternatifs de Nature (CLAN) ou des Réserves Animalières Protégées (RAP). Une centaine de ces milieux, dûment répertoriés, initialement inscrits au titre de CLAN et de RAP dans le cadre des activités pédagogiques, deviennent des réserves privées sous la seule surveillance des laboratoires agréés dont Adidou-Koréa fait partie. Zéphirine est une représentante du CLAN des Calanques aujourd'hui interdit au public et livré aux laboratoires de recherche sur l'écosymbiose planétaire.

Zéphirine, musaraigne pucée, regardée comme un emblème de survivance animale après la Guerre des Nuages, constitue un précieux indicateur des équilibres vitaux sur la planète. Sa très courte durée de vie incite les laboratoires à pucer la descendance à chaque portée. Compte tenu de la taille de l'animal et de la difficulté de cette opération de très haute précision, on ne puce jamais qu'un individu à la fois.

Zéphirine est le nom d'une lignée qui, aujourd'hui, peut avoir disparu…

1

LE BUREAU

Écran tsunamail allumé, un message clignote sur un rythme d'alerte : Zéphirine a disparu.

Les médias attendaient un scoop. Ils ne sont pas déçus.

De quoi nourrir les colonnes du journal.

On s'agite au Bureau.

Rimade pleure par habitude, Dyeu ronchonne en cherchant ses cachets et Maricé pose des questions auxquelles personne ne peut répondre. Elle instruit un projet de com en lançant un sujet décalé : comment faire un "Premier Jour" pour la une de *Chaumière et Pâturage*, un magazine électro-religieux tendance planète, invitant les artistes à imaginer la création du monde pour en faire un numéro d'été puis un DVD distribué sur les plages. Maricé a lancé l'appel d'offres il n'y a pas huit jours et dans l'antichambre les candidats se pressent. Une dessinatrice expressionniste-crayon-couleur s'impatiente.

Dyeu lance des ordres. Son dentier claque : on révise la liste des titres du *JDL*, le *Journal du Lundi*, seul hebdo consacré aux tempêtes politiques, aux catastrophes naturelles et aux artistes en vogue dans les grandes villes d'Eurasie. Le sujet de la disparition d'un ridicule petit mammifère esclave de la recherche scientifique ne coïncide pas avec les thèmes qui font du *JDL* un journal connu dans le monde entier. Mais Dyeu a tout de suite perçu l'opportunité médiatique d'une star au service de l'art sauvage. Pas question de communiquer de façon classique sur la disparition de Zéphirine dans l'écosystème rélictuel de Roquesanne-la-Foirue. Il faut attirer le lecteur (papier ou page web) par une série d'œuvres improvisées sur le sujet. Rimade, où est Rimade ?

— Ici monsieur, je suis ici, chuinte la secrétaire en essuyant son visage, assise en face de lui.

— Notez : Zeph en fuite, le monde va mal. Déraillement sur la ligne entre Pipe-à-Chien et Trousse-Velue : les pèlerins rescapés parlent. Les laboratoires Adidou-Koréa accueillent les blessés. Invasion d'ulves souveraines sur les plages de Qingdao : les baigneurs chinois en cure de vert. Des touristes affluent du monde entier. Deux cent cinquante mille victimes au pied du Momotombo, un volcan colérique au Nicaragua. L'Amérique centrale sous assistance respiratoire. Parenthèse d'été : seulement mille sept cent soixante-dix kilomètres de retenue autour de la capitale ce matin, aucun accident de poids lourds. Où est Gaby ?

— Il n'est pas encore arrivé. À moins qu'il ne soit déjà parti.

— Mon carnet de rendez-vous ?

— Ici monsieur, ici, dit Rimade consternée. Elle ajoute, pleine d'espoir : Votre après-midi est libre je crois.

— Vous croyez… ? Faites monter la personne suivante, j'ai pas que ça à faire : un Premier Jour ! Sais même plus comment on s'y prend, ça fait un bail, c'est vrai. Maricé a des idées d'arrière-garde. Un Premier Jour ! Tout le monde s'en fout du Premier Jour. Et Gaby qui s'est enfui, il aurait pu m'aider… quelle solitude.

Restée seule dans l'antichambre – un bureau occasionnel qui sert de sas entre l'accès et les salons – Rimade se regarde dans le miroir et tente encore une fois une larme : Il ne m'aime pas. Je crois qu'il ne m'aime pas, dit-elle au miroir. Puis elle saisit une pince et d'un geste sans appel arrache un poil de sourcil.

Assise sur un fauteuil Magritte aux accoudoirs mous, la candidate attend. Dyeu se lave les mains en lui tournant le dos.

— Bienvenue au Bureau, vous présentez quel dossier ?

— Je tente un Big Bang, il y a longtemps que j'en avais envie…

— Bonne idée, bonne idée, dit Dyeu d'un air songeur. Vous n'êtes pas la première à chercher, d'autres ont essayé avant vous. Vous avez des images ?

— Tout est entre les mains de la responsable de *Chaumière et Pâturage*. Elle semble d'accord avec mes propositions mais je suis venue pour autre chose. L'enquête m'intéresse. J'entends parler du Bureau depuis si longtemps…

— L'enquête ? C'est l'enquête qui vous amène ici ? Le Bureau se charge de cinq supports médiatiques qui demandent un entraînement de journaliste investigateur, mais à proprement parler nous ne faisons pas d'enquête. Trop risqué. Nous laissons ce taf d'espion aux professionnels agréés. Le ministère de la Défiscalisation Paradisiaque a diligenté un contingent de banquiers enquêteurs. Nous ne cherchons pas à rivaliser avec cette institution. Notre métier consiste à rendre compte sans porter de jugement mais en portant un regard : nous sommes des interprètes.

— Je suis venue pour ça : interpréter.

— Terrain très occupé, j'ai déjà missionné Gabriel Privédel pour la prise d'images. Et Marie-Cécile Grenier de Bénite-Houille bien sûr. Maricé est rodée aux affaires bancales, elle a déjà travaillé avec Gaby, je ne suis pas sûr qu'ils aient besoin d'une assistance supplémentaire. Vous connaissiez Zéphirine ?

— Comment faire autrement ? Les médias en parlent sans cesse. J'ai vu son portrait pour la première fois dans le *Journal du Lundi* d'Euro-Éco-La Rouge en version thaï à Beijing. Les Chinois la trouvaient mignonne mais trop petite pour en faire un plat. J'aurais aimé peindre sa robe moirée.

— Qu'est-ce qui vous empêche de lâcher vos couleurs sur la toile ?

La candidate hésite. Dyeu note son embarras. Il y a des questions qu'on devrait ne jamais poser. À mon âge, je devrais le savoir. Un chocolat ?

Dyeu se lève, saisit un coffret de chaminondas amers, arpente le ciel, son bureau de fortune. Il

pose enfin son regard sur la candidate et pousse un cri juvénile :

— Llibida… ! La voix me disait bien quelque chose. Vous, en journaliste ? Ce n'est pas possible ! Vous l'artiste je veux bien. À ce titre l'idée d'une embauche à la tâche sur le projet des "unes" me convient ! Nous avons besoin de couleurs… ! Je me souviens des *Ocres perdus de Venise* exposés au Christ-Hall de Vatican III, vous savez vous y prendre. J'ai toujours admiré votre facilité à concevoir le tableau en même temps que votre capacité à enseigner le plus dur de la représentation : le travail de l'ombre et de la lumière. Vos étudiants n'auraient pas raté une séance. Pas seulement les étudiants. Dans le cadre administratif des CLOS – la mémoire me revient –, vous formiez des générations de détenus à la représentation de l'espace. Cela vous allait bien. Vous enseignez toujours ?

— Votre réaction me rassure, je craignais un rejet. Je n'enseigne plus officiellement mais il m'arrive de donner des cours particuliers si les demandeurs insistent…

— Vous êtes trop demandée. Le triptyque du Ramadan Furieux vous a rendue célèbre, votre résistance aux tentatives de récupération du ministère de la Paix pendant la Guerre des Nuages vous a rendue populaire. Llibida Pinto, peintre anarchiste candidate à l'interprétation du Premier Jour, je veux bien : il s'agit d'un concours de fantasmes. Le plus glorieux gagnera, vous êtes bien placée. Llibida Pinto, journaliste de terrain, interprète de la disparition d'une héroïne planétaire, je suis moins sûr. Pourquoi êtes-vous venue me voir ?

Llibida sort un classeur dans un format poche-extensible.

— Faire plusieurs métiers, c'est mon habitude. Je vis de cette façon. Enseignement, dessin de rue, spectacles chantés ; en ce moment je broutille en free-lance pour les magazines bios, fusains d'humeur ou tableaux graves. J'aime le dessin.

— Vous considérez le *JDL* comme un hebdo bio ?

Llibida feuillette son dossier jusqu'à la série "trains d'autrefois" : douze pastels de gares colorées, désuètes et fonctionnelles, arrêtées dans un temps où tout semble aller lentement. Illusion du dessin cadré sur les détails de caténaires, murs tagués-années 2000, tout cela existe aujourd'hui mais on ne s'y attarde plus. Reliques d'un passé lointain.

— J'ai fait toutes les stations entre Veuves et Roquesanne, j'aime les gares, personne ne le sait, je n'en parle jamais.

Devant Dyeu étonné, elle étale les œuvres : c'est un choix parmi d'autres, il y en a cent.

— Dans les gares on trouve tout, dit Llibida Pinto : l'attente, la course, les regards dérobés, la diversité des visages, la rigueur des rails, la puissance et la légèreté des toits vitrés, les écrans de lumière où s'inscrivent les noms des villes inconnues, j'aime tout, comme ça, en vrac, sans raison précise. Je dessine pour moi. Je pensais ne jamais avoir à montrer ces dessins, ce sont mes travées de solitude, ils disent autre chose que ce qu'ils montrent… mais ce qu'ils disent n'a d'intérêt que pour moi. Je vous montre ce qu'ils montrent et

c'est tout… C'est la ligne du train de l'enquête et j'ai toutes les stations.

Bruit de papier, bruit ancien, dessins comme avant, parfait pour la com-rétro, pense Dyeu.

— Savez-vous comment toutes ces villes : Glambard, Pipe-à-Chien, Le Bertet, etc., se nommaient autrefois ?

— Je le sais. Mais j'ai rayé le disque dur exprès. Ma vraie vie a commencé à la fin de la Guerre des Nuages. Avant c'était avant : un passé sans lumière.

— Je vous embauche, dit Dyeu, vous commencez demain.

Llibida range ses documents. Ses mains tremblent légèrement. C'est fait, se dit-elle en soufflant comme si cet examen de passage relevait d'une épreuve sportive, je commence demain.

— Avec Gabriel Privédel ou Marie-Cécile Grenier ?

Question posée les yeux grands ouverts, regard de l'innocence. Dyeu marque un temps. Llibida, nouvelle venue, semble bien connaître la composition du Bureau.

— Avec le premier venu ! conclut-il sur un ton qui signifie : la séance est terminée.

Il s'éponge le front, sort de sa poche un Axomil 500 et va chercher un verre d'eau. Il atteint les sommets d'une fatigue ancienne. Je dure trop longtemps, tels sont les mots que Llibida perçoit en quittant le ciel, le salon du chef. C'est vrai, il

dure celui-là… il en a trop vu, se dit-elle sans prêter attention à l'espace qu'elle traverse en hésitant : une antichambre trop étroite où Rimade, les yeux baissés, achève un sudoku chinois, un stylo électronique dans une main, un mouchoir dans l'autre.

Il dure mais quelque chose en lui a changé, il aurait pu me prendre la main, pense Llibida, me toucher l'épaule comme avant. Il s'est tenu à distance… Dans la rue elle se laisse guider par la foule. Le flot de Stickbeer Avenue la berce un temps puis elle se dirige vers la gare.

L'entrevue express de Llibida, son recrutement, la fin d'un processus administratif sans gloire – tant de rejetés pour une seule acceptation –, laissent le Bureau dans un silence d'après tempête. Comme pour un Premier Jour, songe le directeur chef, c'est peut-être ça un Premier Jour, juste un temps de silence… Le directeur du Bureau se plonge dans ce silence du premier jour où nagent en vrac les images du passé.

GABY

Gaby ferme les yeux.

Stopper la vague d'infos, rabattre le couvercle, tout éteindre. Qui va se rendre sur le terrain sans attendre, prendre le train, l'avion, l'héli-jet ? Lui, le handi, missionné pour un voyage d'enquête ? Les roues de son fauteuil ne vont pas assez vite.

Gaby souffre en silence d'un rêve inachevé : il n'a jamais voyagé. Mais il traverse les rues, c'est déjà ça. Cela suffit pour accéder à l'exotisme : la rive d'en face c'est déjà loin. Le réseau qu'il parcourt par temps calme n'excède pas le quartier. Toile tissée dans son cœur, carte d'un monde. Seule expédition lointaine : la gare de Veuves-lès-Meuh, petit détour hebdomadaire. Là consulte Targa, professeur d'ergostatique devenu confident.

Gaby n'a jamais cédé aux invitations tour du monde low-cost. Trop risqué, trop banal. Récent reporter intra-muros de Massilia pour le Bureau, il saisit le monde par les images de l'agitation urbaine.

On le dit photographe, il se voit regardeur. Il aime ce compte rendu de la vie par un paysage humain et non par les mots. Temps libre soumis au hasard, si

différent du métier d'autrefois (appariteur au ministère) où seules comptaient les phrases construites du langage administratif. Pour les voyages exotiques il se contente des récits de retour. Ceux de Maricé ou de Rimade, chargés d'images randonnières et de minuscules aventures, ceux plus contenus de Devill-Cross ou de Didji dont il écoute les variantes avec intérêt tant cela le dissuade de partir un jour. Faire le tour du pâté de maisons en volant comme les cerfs du même nom toutes cornes devant et voir la foule d'en haut, oui. Revenir d'une expédition comme un bagage en soute, non. Il se rêve en chiroptère, pipistrelle à sang chaud, mammifère aérien, odonate, insecte frétillant aux ailes transparentes, anatide au son rauque ou simple poussière évitant les obstacles au radar…

Dans son QG des Républiques, au Thermomètre – un bistrot comme la ville sait faire, ouvert à la vue et brassé de passages –, il se voit fuir en rollers, porté par les roues insonores : j'irai n'importe où pour le plaisir d'aller, sentir mon corps léger, le désigner à ceux qui piètent lourdement sur le tarmac, franchir les obstacles en sifflant, comme une flamme brève, fulgurance et lumière, une âme heureuse qui passe.

Et je serais un ange.

Gaby, perdu dans sa bière, se regarde en elfe impondérable et magique, lui le prisonnier d'un fauteuil roulant. Il sourit : Je n'irai pas à l'économie, ah non je n'irai pas, ce sera le jeu de la vie, une simple farce où l'amour fissure l'édifice bien construit de

la pensée correcte ; j'aime les autres, le ciel et l'eau, la rumeur des villes, la douceur du crépuscule, l'air amenuisé par un filtre de haie ou par une foule de corps humains. Les parfums d'un monde proche et rendu invisible par tant de présence.

Étrangeté d'une situation heureuse ou désastreuse, sans définition juste. Les mots – toujours eux en dernier recours – sont trop courts.

Pour ne pas perdre le rêve et sa cadence, Gaby consigne ses pensées dans un carnet sans âge, rogné aux angles et couvert de taches, car enfin il faut bien ajouter ces mots "trop courts" aux images trop évidentes. "Aujourd'hui : journée blanche. Levé tard la tête enfumée, rangement des dossiers, papier à en-tête sans en-tête, carte de visite vierge d'un côté comme de l'autre, absence d'écritures obligatoires et convenues, effacement des traces administratives par on ne sait quel coup de gomme. Passé près des vitrages sans oser vérifier les reflets. Inquiétude… N'être plus alerté que par le vent, le parfum des roses, le froissement des herbes. N'être plus attiré que par les visages, les sourires, les corps insoumis dansant dans la lumière des rues. N'être plus asservi qu'aux sens immédiats et multiples, ouverts au monde et à l'instant, résumés en un mot accablant de légèreté. Un mot singulier par le prolongement qu'un si petit nombre de syllabes laisse longuement planer, un mot sans fin, volatil et dense à la fois, retenu par les pénitents de la rigueur, libéré par les esprits solaires et par tous partagé : désir. Simplement désir.

Alors pourquoi m'annoncer une enquête à engager sur-le-champ, courir après Zéphirine ; me forcer au travail, me forcer à penser au travail, à l'organisation du temps, moi qui ne sais jamais de quoi le temps est fait, moi qui ai renoncé à m'inscrire dans le flux laborieux de la répétition… ? Qui vois dans les lignes de ma main un monde enchevêtré d'incertitudes. Où rien, jamais, ne fait l'objet d'un programme. Où tout s'invente à chaque instant. Moi qui veux faire de ma vie un tableau en prenant les couleurs au hasard.

Le désir m'inonde, me taraude, s'inscrit dans mon regard, c'est sûr, il occupe le champ de mes pensées. Il est là, tenace, brut, virulent. Pour lui je traverse les rues et les océans.

Au Bureau est-ce que j'existe encore ? Comment me regarde-t-on ? A-t-on conscience de ma présence ? Mes roues sont-elles trop silencieuses… ?"

Ce matin, sitôt prise la mesure des fièvres éditoriales portant sur une disparition et son mystère, il s'esquive. Personne ne remarque ce départ. Il sort sans saluer de peur de n'entendre aucune réponse en retour. Invisible à ce point ?

Au Thermomètre l'accueil du serveur le rassure : une blonde comme d'habitude ? On lui parle, il existe. Les pertes identitaires des cartes et papiers officiels sont à mettre sur le compte de la distraction ou du désordre. Et d'ailleurs un "en-tête" c'est quoi, un truc dans la tête ? J'existe, se dit Gaby en sortant du café, j'existe donc je flotte heureux. Il fait un écart pour s'extraire de la table étroite collée au vitrage sur le boulevard, longe les tablées et le buffet, frôle le grand miroir tavelé face à l'entrée,